

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1908)
Heft: 126

Artikel: La statue brisée
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257641>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 08.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ce truc réussit en général, et, en effet, qui donc aurait la cruauté de rester sourd aux prières d'un souffreteux qui se dit à peine convalescent et condamné à une chute s'il n'a pas au moins un lit pendre la nuit. On se laisse d'autant plus apitoyer qu'on sait que l'encombrement des hôpitaux oblige l'administration de l'Assistance publique à mettre dehors des malades qu'il serait nécessaire de garder encore quelque temps. Et je serais tenté moi-même d'excuser les malheureux qui implorent la charité publique avec un billet d'hôpital, si je ne savais, hélas ! que ces billets sont presque tous achetés au moyen de quelques sous par des intermédiaires qui les revendent à des mendicants professionnels.

Perte simulée d'argent.

Il y a aussi des industriels du même genre qui dressent des jeunes gens à simuler des pertes d'argent afin de se les faire rembourser par le public.

Ceux dont ils se servent sont, en général, affublés d'un costume de cuisinier ou de pâtissier. Tout à coup ils s'arrêtent au milieu d'une rue et, les yeux grands ouverts, ils cherchent et recherchent pendant un grand moment, puis quand il y a un attroupement suffisant autour d'eux, ils se mettent à sangloter. Pressés de question pour les uns et les autres, ils n'ont pas la force de répondre ; enfin, s'expliquant par syllabes et par gestes, ils expliquent qu'ils ont perdu 5 francs qu'ils rapportaient de chez la pratique et qu'ils vont être chassés par leur patron. La foule a pitié de leur chagrin, chacun fouille dans sa poche et bientôt le tour est joué, la monnaie empochée et les gamins partis dans une autre direction où ils vont recommencer leur petite comédie.

J'ai eu la constance, un jour, de suivre un de ces petits comédiens pendant toute une après-midi. Après m'avoir conduit de l'Arc de Triomphe au Panthéon, en recommençant quatre fois la même farce sur le même ton, il disparat dans un long corridor d'une maison de la rue du Cardinal-Lemoine où j'appris qu'il était un des quatre employés d'un hercule de places publiques.

Nouveaux trucs.

Mais tous les trucs que nous venons de passer en revue sont connus depuis de longues années ; tandis qu'il en est d'autres plus modernes qui prouvent que la science de l'invention a fait partout des progrès ; en effet, ceux que je vais signaler ont été découverts, il y a deux ans à peine, par d'ingénieux professionnels.

Jet, Jeanne a vu son état empirer de jour en jour ; la phthisie galopante a fait de rapides progrès.

Jeanne est condamnée, sa mort n'est plus qu'une question d'heures. Elle ne l'ignore pas, et pourtant un sourire de béatitude erre sur ses lèvres décolorées : c'est qu'elle sait que ses enfants auront un protecteur. Jacques a promis de remplacer leur père de leur consacrer sa vie, de ne se jamais marier... Et Jeanne a confiance.

La porte s'ouvre.... La concierge rentre, un pli à la main. La large enveloppe porte le cachet de la préfecture de police.

Jacques, qui s'est relevé, l'ouvre d'une main tremblante, mais tout à coup il pousse un cri de joie :

— Jeanne ! mes enfants ! s'écrie-t-il en les entourant tous trois de ses bras, réjouissez-vous, je suis sergent de ville.

(*La fin prochainement.*)

C'est d'abord le truc des cabinets, truc qui a été exploité, cet hiver, dans tous les quartiers de Paris.

Une dame bien mise et ayant toutes les apparences de la fortune, prise d'un besoin pressant, se précipite-t-elle vers un édicule bien connu ou dans un passage hospitalier, aussitôt elle est arrêtée au milieu de sa course par une femme proprement vêtue qui, la saisissant par le bras, lui murmure à l'oreille qu'elle aussi a le même besoin, mais n'a aucun argent. La dame pressée laisse tomber dans la main de celle qui implore sa compassion les sous qu'elle a préparés pour elle, et achève sa course sans s'apercevoir que celle qui l'a arrêtée si mal à propos cherche de nouveau à exploiter quelque autre dame pressée.

Nous avons aussi, comme nouveau, le truc de l'omnibus. Avez-vous un air sympathique et passez vous près d'une station de tramways qui conduit à la banlieue, il est bien rare alors que vous ne soyez pas abordé par une femme, jeune ou vieille (les deux sont toujours intéressantes pour des motifs différents), qui vous raconte, les larmes aux yeux, que ses jambes ne peuvent plus la porter et qu'elle n'a pas un sou pour prendre la voiture qui doit la conduire chez elle. Si elle vous rencontre aux environs de l'Hôtel de Ville, c'est à Choisy-le-Roi ou à Bicêtre qu'elle habite ; si, au contraire, vous la trouvez à la place de la Madeleine, elle doit se rendre à Courbevoie ou à Surresnes.

Ce truc est bien inventé et peu de personnes résistent à cette demande ; cependant, si elles voulaient prendre la patience d'attendre, elles verraient la prétendue voyageuse renouveler la même prière auprès de nouveaux arrivants, et quelquefois elles auraient la douleur d'apercevoir leur argent prendre le chemin de la boutique d'un marchand de vins voisin.

* * *

La mendicité déguisée n'est qu'un truc, et sous ce titre on peut placer les coureurs de foire qui prennent aux gogos leur argent en promettant un gain qu'ils n'obtiennent jamais, ou en faisant miroiter à leurs yeux de trompeuses espérances. Plaçons-y d'autres professionnels qui, pour vivre, emploient des moyens ayant certains points de contact avec la mendicité. Mais en énumérer toute la pléiade serait trop long. Nous souhaitons au lecteur qu'il ne fasse la rencontre ou plutôt l'expérience d'aucun de ces vilains manèges.



La statue brisée

J'avais à cette époque treize ou quatorze ans. A chaque jour de sortie, j'allais passer l'après-midi chez mon oncle Alexandre, qui habitait, un peu en dehors de la ville, une longue maison basse, comme on en construisait tant au siècle dernier, et comme il en reste si peu à présent.

Derrière la maison s'étendait un immense jardin, dessiné à la française, avec des ifs taillés en pointes ou en boules, alternativement, des massifs bordés de buis, remplis de fleurs que l'on ne cultive plus guère, et qui poussaient à leur gré, sans nul soin.

A vrai dire, je ne m'amusais pas beaucoup chez mon oncle Alexandre ; je n'étais pas un de ces imaginatifs qui créent autour d'eux un monde avec des objets inanimés et s'en distraient. J'avais une prédiction

marquée pour les jeux bruyants avec les camarades de mon âge.

On me permettait de lire une heure, pas plus ; il fallait que je prenne de l'exercice ; l'hygiène avant tout !

Comme mes parents, fort occupés, ne pouvaient me promener à travers champs, et ne voulaient pas me confier aux domestiques, ils trouvaient un avantage sérieux à me procurer le grand air entre quatre murs !

J'étais comme une âme en peine, mon heure de lecture écoulée, essayant de prendre un intérêt un peu factice, à l'éclosion des fleurs surannées qui croissaient dans le jardin de mon oncle.

Un jour où je m'ennuyais plus que de coutume, je résolus de me créer, à tout prix, des distractions un peu plus masculines que mes promenades sentimentales dans les allées des charmilles du bois qui agrandissait le domaine de mon oncle.

On voulait de l'hygiène ! Je ferais de la gymnastique !

Obtenir de mon oncle qu'il fit établir un trapèze et une corde à nœuds à quelque poutre que l'on clouerait au tronc des grands marronniers qui abritaient la cour des communs était chose inutile à tenter...

Je me disais que ma requête ne serait pas écoutée, mais la bonne raison, la vraie, celle qui dispensait de toutes les autres, c'est que je n'aurais jamais osé la présenter.

Mon oncle était un savant et un taciturne ; deux qualités qui m'intimidaient fort.

C'était un homme très instruit, que je ne voyais jamais qu'au milieu de ses livres, toujours assis, coiffé d'une calotte ; il me semblait petit et je le trouvais vieux.

Je lui disais correctement : « Bonjour, mon oncle », en arrivant. « Bonsoir, mon oncle », en partant, et il recevait cet hommage de ma part avec le regard attristé d'un homme dont les journées ne sont pas bonnes et dont les nuits sont plutôt mauvaises !

Je n'en continuais pas moins à lui présenter mon double souhait hebdomadaire ! Au premier, il répondait : « Va jouer, mon enfant. » Au second : « Surtout, ne t'attarde pas en route ! » Quelquefois, il ajoutait : « Ta mère serait inquiète... »

Et alors une inexplicable mélancolie s'accroissait dans ces quatre mots ; j'en rapportais à la maison une impression pénible, un peu anxieuse, et j'embrassais ma mère plus fort que de coutume.

Le jour donc où je m'étais décidé à chercher des amusements conformes à mes goûts, je résolus, après m'être bien creusé la tête, d'organiser un petit hippodrome pour courses à pied !

Des courses sans concurrents ! C'était une médiocre ressource au point de vue de l'émulation, mais je m'ingéniai de mon mieux, si peu inventif que je fusse !

J'arrêtai mon plan :

D'abord, je fabriquerais des obstacles....

Une série d'obstacles, de plus en plus durs ! puis je m'accorderais un temps déterminé pour faire un certain nombre de tours de piste !

J'aurais comme starter et comme juge à l'arrivée... ma montre !

Ce fut déjà, pour moi, un vif intérêt de chercher un emplacement....

Je le voulais loin de la maison, aussi loin que possible, pour n'en pas troubler les habitants, et jouir de mon indépendance.

Enfin, vers le soir, je découvris dans un coin inexploité une série d'allées dans lesquelles je pouvais organiser une sorte de piste.

Des massifs ronds, en forme de cônes aplatis, serviraient d'obstacles.

Le jeudi suivant, je mis moins de temps que de coutume à parcourir le chemin qui conduisait de la maison chez mon oncle ; je précipitai le « bonjour » habituel, et l'habituel : « Va jouer, mon enfant » me rejoignit sur le seuil de la porte.

Certainement, j'allais jouer !!!

Arrivé au point que j'avais découvert la semaine précédente, je fis choix des obstacles.

Un détail, qui pour moi avait passé inaperçu, me frappa alors.

Parmi les corbeilles rondes où poussaient suivant leur caprice les asters et les phlox, il en était une, très soignée ; aucune des herbes folles qui envahissaient les autres ne s'y montrait ; la terre était fraîchement remuée ; les fleurs, les mêmes qu'alentour, s'y épanouissaient plus droites et plus robustes ; deux rosiers, deux vieux rosiers, attestaient par la fraîcheur de leur floraison les soins dont ils étaient l'objet.

En regardant de plus près, je vis s'élever au milieu des plantes une petite statue de plâtre, une de ces fantaisies mythologiques dont on aimait, il y a cent ans, à orner les jardins.

Que représentait-elle jadis ? Sans doute quelque divinité champêtre ! Il eût été difficile de se prononcer, car elle avait perdu une partie de son symbolisme, ayant la tête à demi fracassée.

Ses mains effritées terminaient incomplètement ses bras noircis. Elle était néanmoins de complexion solide, à en juger par la cassure elle-même !

La tête avait été fracassée net, et non pas usée par le temps ou ravagée par les intempéries.

Il me vint une idée :

Le massif représenterait le principal obstacle ; si, en le franchissant, je touchais la statue, j'aurais perdu ; gagné, si je passais au-dessus !

Mais il s'agissait de ne pas détériorer les fleurs.

Qui pouvait donc les soigner ainsi ?

Mon oncle ne semblait se soucier que de ses livres.

Le vieux domestique, sans doute ?

Un serviteur de la vieille roche, déshabitué de voir des enfants à la maison, et en face duquel je n'étais jamais très à mon aise.

Je commençai par exercer ma souplesse sur les massifs les plus bas, et où la trace d'une chute malencontreuse passerait inaperçue.

Malgré mes efforts, je tombai trois ou quatre fois, la dernière sur le dos.

Ce sont les petits bénéfices de l'entraînement.

Je m'y reprenais aussitôt.

Ce fut le second jeudi que je risquai le saut du grand obstacle !

Non seulement je m'étais hâté, mais j'étais parti plus tôt de chez mes parents.

A ma stupéfaction, je trouvai mon oncle, debout sur le seuil de la porte qui faisait communiquer son cabinet avec la terrasse.

De plus, mon oncle ne portait pas son habituelle calotte, il était coiffé d'un chapeau de paille !

Après l'échange contumier de notre laconique dialogue, je m'enfonçai dans le jardin, jusqu'au bois.

J'avais mis pendant tout le cours de la semaine, mes récréations à profit pour m'entraîner.

Cette fois, je franchis les massifs avec

l'agilité d'un cerf ; c'était le moment de risquer le grand saut !

Du plus loin que je puis reculer, je prends mon élan.

Mes jarrets, hélas ! n'étaient pas encore assez développés pour élever ma personne aussi haut !

Sous mon pied droit, je sentis craquer un objet dur ; l'élan était interrompu. Je vins piteusement m'abattre à genoux, les mains en avant, sur les cailloux aigus de l'allée.

Ma première tentative pour me relever fut infructueuse... J'étais couronné, mes mains écorchées me refusaient un point d'appui

Tandis que je faisais appel à mon courage pour me redresser une seconde fois, j'entendis marcher derrière moi.

J'étais en mauvaise posture, et, pour ne pas y être surpris, je fis un effort désespéré pour me dissimuler ; une fois sur mes pieds, à demi incliné pour être protégé par la hauteur du massif, je me dirigeai vers le bois.

Je sentais que c'était lâche de fuir parce que je m'imaginai recevoir une réprimande. Toute réprimande acceptée est un acte expiatoire que réclame la faute...

Arrivé dans la charmille, à l'abri des regards, je me laissai tomber sur l'herbe. Je n'aurais pu aller plus loin !

Là, je relevai la tête pour voir quel était celui dont la venue m'avait donné la force d'éviter toute rencontre.

C'était mon oncle !

Il me parut si différent de l'homme courbé sur ses livres que j'entrevois chaque jeudi !

J'ignorais l'âge de M. Alexandre, mais, comme je l'ai dit, je le trouvais très vieux... il me sembla bien plus jeune à le contempler ainsi, moins pâle et plus redressé.

Il s'avança vers la corbeille, se baissant pour enlever quelque mauvaise herbe.

Mon oncle fit le tour, et s'arrêtant brusquement, poussa une exclamation ; il était en face des marques profondes que ma chute avait produites dans le sol, et, presque aussitôt, recueillait les branches brisées.

Il les tenait à la main et les contemplait. Du point où je m'étais réfugié, je le voyais très bien. Il regardait ces fleurs avec pitié, comme on regarde un blessé.

(A suivre.)

Le Régime végétarien dans l'Alimentation des Enfants

Plus je vieillis dans l'exercice de ma profession, et plus je demeure convaincu que la viande donnée en excès est un aliment d'« empoisonnement » pour les enfants, et que le régime végétal est, par excellence le régime de force et d'énergie pour ces petits.

Mais ce régime ne jouit pas de cette vertu pour les enfants seuls. Les adultes, — sur tout les arthritiques, — ont tout à gagner, à l'adopter. Je lisais dernièrement dans un journal, que les ouvriers du port d'Anvers qui « rendent le plus », se nourrissent de soupe aux pois et de pommes de terre.

Dernièrement, le reporter d'un grand journal anglais a eu l'idée d'interroger sur leur nourriture un certain nombre de cyclistes et il a abouti à cette conclusion, que ce sont les coureurs végétariens qui détiennent les records de 131 à 277 milles.

Olley, un des plus grands cotés, a couvert 196 milles en douze heures, en ne se nourrissant que de sandwiches végétariens, de fa-

rine complète et de vin sans alcool, très riche en glucose.

Dose, dans une épreuve organisée par l'Union de Leipzig, est arrivé le premier de seize concurrents, trente minutes avant l'heure précise. Et que mangeait-il ? Des purées de haricots, de fèves et de pois...

Un journal rapporte, ces derniers jours, que c'est le végétarien Karl Mann qui a triomphé de la course de 200 kilomètres à pied, entre Dresde et Berlin. Il est arrivé en vingt-six heures cinquante-deux minutes, battant dans les 100 premiers kilomètres à peu près tous les records du monde.

Cette course est très instructive : elle a eu un caractère scientifique ; une commission de physiologistes a surveillé l'entraînement des deux principaux concurrents Roge et Manne, l'un carnivore, l'autre végétarien ; Roge alourdi par un déjeuner de viande et de vin, abandonne la course vers le trente-cinquième kilomètre ; Mann, au contraire, ne consommait que des fruits sucrés, des céréales dextrinés par la cuisson, un peu de beurre de noix, des légumes verts, des salades crues, du pain et du vin non fermenté ; il avait même laissé de côté le lait et les œufs.

Si je reviens si souvent sur ces questions d'hygiène alimentaire, c'est qu'elles sont le fond de la vie même... Un proverbe dit que « comme on fait son lit, on se couche ». Eh bien, comme on dirige son régime alimentaire on prépare sa vie physique, intellectuelle et morale... Beaucoup d'enfants sont mous, paresseux, de caractère difficile, parce que leur alimentation est mal comprise.

Que les mamans se mettent une fois pour toutes dans la tête que le régime végétarien est non seulement celui qui donne aux enfants le plus de force, le plus d'énergie, mais aussi la chaleur. C'est par conséquent le régime d'hiver par excellence.

D^r CARADEC.

Le grand marché de l'ivoire

C'est à Londres — à Mincing-lane — que se trouve le grand marché de l'ivoire. Les lots de défenses d'éléphants et de sangliers, de dents d'hippopotames, de fanons de baleine sont déchargés aux docks de Londres.

Le meilleur ivoire vient de la côte orientale d'Afrique, de l'Abyssinie et du Congo. L'ivoire du Congo est employé pour les couteaux et les peignes, celui de l'Afrique orientale pour les touches de piano et les boules de billard. L'ivoire fossile des mammoths de Sibérie, très bien conservé, moins estimé que les autres ivoires, est fort employé cependant.

Les défenses des mammoths sont les plus grandes. Elles dépassent 12 pieds de long et pèsent souvent 200 livres.

Les poids de celles qui arrivent d'Afrique varient de 20 à 50 livres. L'ivoire des pays équatoriaux, quand il vient d'être coupé, est demi-transparent et d'une couleur chaude. On dit qu'il est « vert ». En vieillissant, il devient opaque et d'une nuance plus légère.

Les plus belles défenses connues sont en Angleterre : l'une au Muséum, l'autre chez un négociant. Elles pèsent 260 livres et valent 1000 livres sterling. Elles viennent de l'Est africain.

On a parlé maintes fois de 50,000 éléphants mis à mort chaque année pour fournir le marché de l'ivoire. En fait, on n'en sait rien. Les fournisseurs, les indigènes,